

les danseuses portant un de ces peignes excentriques deviendraient sans peine de quoi il s'agit, et si l'un des rieurs était inscrit sur leurs carnets pour une des danses prochaines, il y a cent à parier qu'elles trouveraient le moyen de rompre leur engagement avec lui.

Il n'en faudrait pas plus pour faire manquer un mariage arrêté depuis longtemps, et je vois d'ici quelle figure feraient tous ces rieurs de se voir ainsi condamnés sans procès. C'est qu'on ne badine pas avec une belle qui se croit offensée dans sa parure, principalement quand cette parure est nouvelle !

La femme a beau s'en défendre, la mode est pour elle une chose sacrée ; c'est un esclavage qui lui plaît. Il n'y aurait celui qui voudrait en rompre la chaîne, fut-il un Adonis, fut-il, d'ailleurs, le plus aimable d'entre tous.

Un ci-devant jeune homme seul, — et sous le voile de l'anonyme seulement — peut avoir la hardiesse de décocher quelques traits à ce tyran, et c'est ce que je me suis permis de faire ici, tout en étant convaincu que ces lignes, de même que toute critique sur ce sujet, produiront le résultat d'un coup d'épée dans l'eau.

Ce n'est pas de sitôt que la femme renoncera à briller par les parures. En attendant, et jusqu'à ce qu'il devienne de mode de ne plus suivre la mode, elle la suivra quand même, et l'homme continuera à en payer les frais tout en se disant que le seul moyen d'être heureux est de se figurer qu'on l'est.

UN VIEUX GARÇON.

11 février 1864.

QUÉBEC, 19 FÉVRIER 1864.

Comme on le voit, notre journal entre dans son cinquième mois d'existence. A son entrée sur la scène du monde, la *Scie* fut accueillie par une foule de sifflets, que son allure fantasque et indépendante lui attirait de la part d'une foule de badauds de toutes les conditions, par la raison toute simple qu'on craignait ses coups de dents. C'était tout naturel ; elle promettait de fronder les ridicules et de châtier les abus.

Les uns étaient *scies*, les autres craignaient de l'être : de là toute cette tempête qui s'éleva contre notre journal, qui n'en continua pas moins de faire bravement son chemin tête haute et sans broucher d'un pas. Et ce'd'e, me-

naces et malédictions, tout a fini par s'apaiser.

Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui de justifier tout notre passé. Peut-être avons-nous quelquefois, par trop de zèle, dépassé notre but. Mais qui peut se vanter d'être parfait, de n'avoir jamais fait ni trop ni trop peu ? *Humanum est errare*, dit le proverbe, et les rédacteurs de journaux n'en sont pas plus exempts que les autres.

Cependant, ce n'est pas tout d'avouer qu'on a pu faire des fautes ; il faut autant que possible faire en sorte de n'y plus retomber. Aussi le terrain sur lequel nous avons marché jusqu'ici étant quelque peu glissant, nous nous proposons de nous éloigner un peu d'une route où l'on est exposé à faire trop de faux pas. Nous abandonnerons jusqu'à un certain point le vaste champ que nous avons exploité jusqu'ici, pour essayer nos forces sur le domaine de la politique. Jusqu'ici nous nous sommes occupé de tous en général ; nous avons buiné sur tous les échelons de l'échelle sociale. Désormais les hommes publics et surtout nos hommes d'Etat seront les principaux points de mire de nos appréciations. En somme la *Scie* sera un journal politique. Nous parlons pour notre prochain numéro.

Nous publions plus bas l'adieu que le présent rédacteur de la *Scie* fait à ses lecteurs ; nous les lui faisons nous-mêmes en désirant qu'il ga de de nous d'aussi bons souvenirs que ceux que nous conserverons toujours de lui. Nous nous sommes assurés les services d'un nouveau rédacteur-en-chef, qui s'efforcera d'être à la hauteur de ce que nous attendons de lui.

Notre spirituel biographe lui-même, M. Ambroise Furet, nous fait savoir qu'il ne pourra plus nous favoriser de sa précieuse collaboration. Nous le regrettons vivement et nous tâcherons de le remplacer par deux nouveaux correspondants qui ont déjà fait leurs preuves dans le genre. Deux membres du Parlement nous ont même gracieusement offert leurs services et s'occuperont de nous tracer nos plus célèbres binettes parlementaires.

M. Cri-Cri continuera son office de rapporteur, et l'on sait qu'il s'en acquitte à merveille.

Il nous reste à vous faire notre profession de foi politique.

Nous entrons à corps perdu dans l'opposition et nous y marcherons à

bride abattue. Non pas de l'opposition de M. M. Cartier et Cauchon, mais de l'opposition de M. Evanturel. La *Scie* et le *Canadien* marcheront de pair, unis comme deux doigts de la main.

Comme nous désavouons notre passé, nous espérons que M. Hector Fat ne nous gardera pas rancune, au sujet des petits démêlés qu'il a eus avec notre ancien rédacteur. Tout s les présent amoniosités doivent s'effacer devant une alliance de ce genre, alliance que le propriétaire du *Canadien* lui-même, M. Evanturel, a sollicitée d'une manière pressante ; il nous a même proposé des conditions que nous n'avons pas cru devoir refuser. D'ailleurs, la charité et nos principes d'humanité, nous engageaient à ne pas laisser cet éminent *homme d'état*, qui a tant fait pour son pays, dans l'isolement où le laisse la trahison de son parti. Nous voulons faire mentir les journaux ministériels qui disent que le parti de M. Evanturel ne se compose que de lui et de M. Hector Fat ; et nous espérons que ces deux messieurs nous sauront gré des efforts que nous ferons pour faire prévaloir leurs idées. Le pays tout entier est aveugle, le *Canadien* et la *Scie* se chargeront de lui ouvrir les yeux. Ainsi, à notre prochain numéro.

### Aux lecteurs de la SCIE.

Veni, vidi, vi-Scie!  
JULES CLAR.

En abandonnant la rédaction de la *Scie*, je dois à mes lecteurs un mot d'adieu. Lors de la fondation de cette feuille, je ne me suis dissimulé la rude tâche que j'entreprenais. Cependant je n'ai point reculé, et malgré la responsabilité que j'assumais, j'ai tâché de me mettre à la hauteur des circonstances et je puis dire que j'ai rempli mon devoir à la satisfaction de ma conscience, et de ceux qui m'avaient chargé de la besogne délicate contenue dans notre devise : *Cas'igat ridendo mores*.

Maintenant que la *Scie* entre dans une nouvelle arène pour s'essayer dans un autre genre de combats, je dois avouer mon incompetence, et quitter le fauteuil de sa rédaction.

Adieu donc, lecteurs, puisse notre séparation n'être pas de longue durée.

Cependant, comme l'affaire de mon mariage avec l'aimable Mathilde est encore une question pendante, le propriétaire de la *Scie*, avec sa bienveillance ordinaire, m'a accordé la permission de